ÉLOGE

DE

J.-B. HENRI GINTRAC

LU A L'HOPITAL SAINT-ANDRÉ

DANS LA SÉANCE D'INSTALLATION DE L'INTERNAT

Le 10 Novembre 1879

PAR

LE Dr CH. LEVIEUX

Membre de la Commission administrative des Hospices civils de Bordeaux,

Médecin honoraire des Hôpitaux,

[illegible] du Conseil central d'hygiène publique et de salubrité de la Gironde

Membre de la Société de Médecine et de Chirurgie de Bordeaux,

Correspondant de l'Académie de Médecine de Paris,

Chevalier de la Légion d'honneur.

BORDEAUX

IMPRIMERIE NOUVELLE A. BELLIER

16, rue Cabirol, 16

1879

ÉLOGE

DE

J.-B. HENRI GINTRAC

Messieurs,

Il y a deux ans, à pareille époque, nous inaugurions dans cette enceinte le buste d'Elie Gintrac, en présence de son fils bien-aimé qui en fut profondément ému. Deux mois après, la mort frappait dans sa retraite ce vénérable vieillard, une de nos gloires médicales les plus incontestées et les plus pures; et voilà qu'Henri Gintrac, dans la force de l'âge, est brusquement enlevé à notre affection! On dirait qu'une pieuse attraction appelait

l'une vers l'autre ces deux âmes qui avaient été trop identifiées sur la terre, pour ne pas être bientôt réunies dans le ciel !

Oserais-je me flatter de rendre à la mémoire d'un si regrettable confrère un hommage digne d'elle ? J'hésite à le tenter, je vous l'avoue, et si, contrairement aux usages, je m'impose ce douloureux devoir, c'est qu'en me faisant ici l'interprète de la Commission administrative des Hospices, pour acquitter une dette de reconnaissance envers l'un de ses chefs de service les plus estimés, j'ai la ferme conviction que mes paroles seront l'expression de vos propres sentiments.

Un éloge n'a de valeur qu'à la condition de servir d'enseignement et de présenter un exemple à suivre. Or, jamais occasion plus saisissante ne me sera offerte : chaque année, chers élèves, j'ai pour mission de vous donner des conseils; aujourd'hui, je viens vous offrir un modèle !

Henri Gintrac, né à Bordeaux le 3 février 1820, fût élevé au Petit-Séminaire de notre ville. Son père, médecin de cet établissement, l'y voyait chaque jour, et chaque jour, avec cette persévérance, j'allais dire cette ténacité qui fut sa qualité dominante, il préparait à sa succession médicale celui qu'il appela toujours son cher Henri, et

dont il avait pu apprécier, dès la plus tendre enfance, le caractère doux et malléable.

Ses espérances ne furent pas trompées ; le jeune élève grandit avec l'intention très arrêtée d'embrasser la carrière médicale, et, dès qu'il eût pris ses premiers grades universitaires, il fut admis à l'hôpital Saint-André dans le service de son père, alors professeur de clinique à l'école préparatoire de médecine de Bordeaux.

Maîtres et élèves étaient pénétrés de cette vérité que l'Hôpital est la grande école, le véritable laboratoire où se forment les médecins ; qu'il ne suffit pas d'y faire des pansements ou de la petite chirurgie, pendant quelques années, pour satisfaire aux exigences scolaires d'un stage qu'on tâche d'abréger le plus possible ; qu'il faut, au contraire, vivre au milieu des malades, les observer constamment, afin d'arriver plus sûrement à les guérir ; qu'enfin pour pénétrer les secrets de l'art et les secrets plus intimes de la nature, on ne saurait assister trop souvent à ces luttes terribles, mais instructives, qui se livrent entre la vie et la mort.

Cette conviction pénétra, sous l'inspiration paternelle, dans l'esprit du jeune Gintrac, et dès cette époque nous parcourûmes ensemble, unis, comme l'avaient été nos pères, par une étroite amitié, les

phases successives de cette existence d'Hôpital, que nous comptions l'un et l'autre au nombre de nos années les plus utilement employées, peut-être les plus heureuses !

Devenu plus tard prosecteur, puis interne, Henri Gintrac passait une partie de ses nuits à l'amphithéâtre et pendant la journée il recueillait, en qualité d'aide de clinique, des observations dont le père, à la visite du lendemain, contrôlait scrupuleusement l'exactitude, car elles devaient concourir à l'édification de ce vaste monument scientifique qu'il nous a légué sous le nom de *Cours théorique et clinique de pathologie interne et de thérapie médicale.*

Telles étaient les études préliminaires auxquelles s'était livré Henri Gintrac, lorsqu'il quitta Bordeaux, en 1842, pour se rendre dans la capitale, où je l'avais précédé.

C'était une époque d'enthousiasme! Dupuytren avait laissé autant d'admirateurs que d'élèves ; la parole brillante et passionnée de Broussais retentissait encore dans la mémoire de tous ceux qui l'avaient entendue; Laënnec venait de mourir après avoir découvert un nouveau monde d'idées et d'applications pratiques ; dans les amphithéâtres de la Faculté et des hôpitaux, on se pressait pour

écouter les leçons d'Andral, de Chomel, de Bouillaud, de Rostan, de Trousseau sur la médecine; de Roux, de Velpeau, de Lisfranc, de Blandin, de Ricord sur la chirurgie; enfin, dans cette pléïade de jeunes agrégés qui ouvraient des cours publics, ou qui donnaient à l'école pratique des leçons particulières, il n'était pas difficile d'entrevoir les futures illustrations de l'époque actuelle.

Henri Gintrac retrouva à Paris une nouvelle famille médicale, car son père avait été le condisciple, l'émule, et était resté l'ami de la plupart de ces hommes célèbres. Le professeur Chomel était celui avec lequel Elie Gintrac avait conservé des relations plus intimes; aussi devint-il naturellement le maître de son fils qui s'imprégna graduellement, non-seulement de ses doctrines médicales, mais de ses idées pratiques, de sa manière, et même de ses habitudes professionnelles.

Ah! Messieurs, quelle heureuse fortune pour un jeune médecin d'avoir trouvé sur sa route un pareil modèle, et qu'on doit être fier de l'amitié d'un tel homme, car elle plane comme un insigne honneur sur toute la vie de celui qui a su l'inspirer!

C'est le 20 janvier 1845, qu'Henri Gintrac fut reçu Docteur en médecine. Il avait choisi pour

sujet de sa thèse inaugurale : *Les tumeurs solides intrathoraciques,* sujet qui déjà, en 1828, avait été effleuré par Elie Gintrac, dans un mémoire couronné par la Société de médecine de Louvain, et qui avait pour titre : *Diagnostic des affections aiguës et chroniques des organes thoraciques.*

Cette thèse ne contient pas moins de trente-deux observations de tumeurs situées, soit dans les plèvres ou en dehors d'elles, soit dans les poumons, soit dans les médiastins. Chaque fait, analysé avec la plus scrupuleuse exactitude, est successivement étudié sous le rapport de l'étiologie, de la symptomatologie, du pronostic, du traitement, de l'anatomie pathologique, et surtout du diagnostic différentiel qui a toujours été, pour cet observateur si consciencieux, l'objet d'une attention spéciale. Tant il est vrai, que dès le début de la carrière d'un homme, on peut pressentir la tendance scientifique de son esprit !

Absorbé par une immense clientèle qui l'enlevait à ses travaux de cabinet, et l'empêchait de donner à ses chères études cliniques et nécroscopiques, tout le temps qu'il aurait désiré leur consacrer, Gintrac père avait tout intérêt à rappeler son fils auprès de lui ; mais il tenait avant tout à ce qu'il fût un médecin complet, et c'est dans ce but qu'il lui

fit visiter successivement les hôpitaux de l'Allemagne, ceux de l'Angleterre et les stations thermales des Pyrénées, dont il voulut étudier avec lui les principales sources, sous le rapport de leur abondance, de leur composition chimique et de leur thermalité.

De tels antécédents commandaient la confiance; aussi fut-elle bientôt acquise au jeune docteur qui, sous l'égide d'une autorité protectrice, fit oublier sa jeunesse par son instruction, son assiduité et son inépuisable dévouement.

Nous arrivons à 1848, c'est-à-dire à cette époque qui ne doit pas être seulement considérée comme une période révolutionnaire au point de vue politique, mais comme une phase de transformation dans les idées, dans les mœurs et dans les habitudes sociales.

On commençait à comprendre que la médecine ne se rattache pas seulement à la conservation des hommes pris individuellement, que ce n'est pas aux souffrances isolées qu'elle doit exclusivement ses conseils, mais qu'il y a un véritable intérêt social à la faire intervenir, alors qu'il s'agit de ces maladies terribles qui frappent des populations entières ou qui se transmettent par contagion.

On réorganisa le service des médecins des épi-

démies ; on créa, dans chaque département, des conseils d'hygiène publique et de salubrité, institutions qui devaient se prêter un mutuel appui.

Henri Gintrac fut désigné pour occuper ces deux positions importantes, et ses travaux, soit comme médecin des épidémies, soit comme secrétaire général du Conseil central d'hygiène publique et de salubrité de la Gironde, ainsi que son dévouement pendant l'épidémie cholérique de 1854, dont il fit une relation si intéressante (1) lui valurent, en 1867, une récompense qui illumina d'une douce joie la vieillesse de son père : il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Je touche à la partie la plus sérieuse de ma tâche, et je ne l'aborde devant vous, Chers Élèves, qu'avec une certaine hésitation, car il s'agit d'apprécier, comme médecin et comme professeur, celui qui fut votre chef de service et votre maître, celui qui vous entoura de soins vraiment paternels, celui avec lequel plusieurs d'entre vous ont eu l'heureux privilége, d'être en collaboration presque constante et d'avoir même une certaine part dans sa responsabilité.

Henri Gintrac fut nommé, le 20 décembre 1849,

(1) *Travaux du Conseil central d'hygiène publique et de salubrité de la Gironde*, vol. III, page 336.

médecin-adjoint des hôpitaux, et quelque temps après, chargé, comme suppléant, du cours de clinique interne, deux fonctions dans lesquelles ne tardèrent pas à se révéler ses qualités de professeur et de praticien.

La régularité de ses visites journalières à l'Hôpital Saint-André, le soin consciencieux qu'il apportait à l'examen des malades, son extrême affabilité à leur égard, sa bienveillance pour les élèves le firent aimer de tous ceux avec lesquels il était en relations habituelles, et l'Administration des Hospices l'apprécia bientôt à un si haut dègré, qu'elle aspirait pour lui à une position qui devait l'attacher à l'Hôpital d'une manière définitive. C'est ce qui arriva, lorsqu'après avoir été nommé professeur-adjoint par un décret du 10 octobre 1854, il devint, en 1863, titulaire de la Chaire de clinique médicale.

Ainsi se réalisait l'un des rêves les plus chers de Gintrac père, car je ne peux me résigner à séparer ce que n'ont séparé ni la vie ni la mort; mais la satisfaction du fils ne fut pas exempte de certaines appréhensions, inspirées à la fois par les périls d'une situation aussi délicate que difficile, et par la défiance qu'il avait de sa propre valeur.

Ses succès mirent un terme à des préoccupa-

tions évidemment exagérées, et les élèves eurent l'heureuse fortune de pouvoir suivre deux professeurs qui, chose rare ! imbus des mêmes doctrines, se complétaient l'un par l'autre, en donnant à leur enseignement des formes différentes et en imprimant à leur pratique le cachet des deux époques successives où ils avaient fait leur éducation médicale.

Henri Gintrac n'avait pas l'esprit généralisateur. Sans être, comme le professeur Béhier, pénétré de cette conviction que le médecin doit se désintéresser absolument des questions philosophiques, il avait cru cependant devoir donner une forme pratique, parfois même élémentaire, à ses leçons qui, toujours claires, toujours méthodiques, étaient d'autant plus profitables aux nombreux auditeurs qu'elles attiraient, que sa manière de parler lente et réfléchie ne contribuait pas peu à les graver profondément dans leur esprit.

Parfois, sur la demande de ses élèves, il choisissait telle ou telle maladie et la décrivait comme l'aurait fait le professeur de pathologie interne, mais il savait y ajouter tout ce qui peut survenir d'imprévu, d'accidentel, dans l'évolution des phénomènes pathologiques, et donner ainsi à son récit une couleur clinique qui en augmentait l'intérêt.

Survenait-il une affection se présentant avec un caractère équivoque, il ne s'en rapportait pas à son coup d'œil qui, cependant, était habituellement sûr; il observait attentivement, recueillait jusqu'aux signes les plus fugaces, et savait attendre, avant de se prononcer, surtout avant d'agir, que des symptômes moins douteux fussent venus éclairer son diagnostic.

Ne recherchons pas les cas rares, disait-il souvent; ils ne sont le plus ordinairement qu'un objet de curiosité. On doit les connaître pour ne pas laisser incomplet le tableau des misères humaines, mais ils ne sont pas du domaine de la pratique usuelle; attachons-nous surtout à l'étude des maladies que nous rencontrons chaque jour dans l'exercice de notre art.

Henri Gintrac choisissait en effet les affections de ce genre pour sujet de ses conférences, et pour faire interroger les malades par ses élèves, cherchant à vulgariser ainsi cette science si difficile, qui consiste à savoir adresser avec ordre, intelligence et sobriété, certaines questions dont le vrai clinicien doit prévoir la réponse, mais qui lui sont indispensables pour arriver à la vérité.

Les maladies de poitrine étaient celles qu'il avait

plus spécialement étudiées et dont il s'occupait avec une certaine prédilection. Jusqu'à Laënnec, vous le savez, Messieurs, leur diagnostic était rempli de doute, d'incertitude, d'obscurité; aussi le jeune professeur auscultait-il et faisait-il ausculter tous les malades sans exception, pénétré qu'il était de cette conviction que si l'éducation du toucher, de l'odorat et de la vue est nécessaire, celle de l'ouïe est surtout indispensable, puisque l'oreille habilement exercée devient comme un œil qui, au travers des enveloppes extérieures, permet de lire dans les profondeurs de l'organisme humain.

Sans dédaigner les moyens nouveaux d'investigation, il les employait avec une sage réserve, n'oubliant jamais que la recherche du siége des maladies, et celle de leur nature, doit toujours avoir pour but la guérison, ou tout au moins le soulagement des malades.

Sa médecine n'était pas systématiquement expectante, et, bien qu'il ne repoussât pas toutes les théories de l'école physiologique, il n'en acceptait pas les prescriptions uniformes; mais il n'était pas surtout de ceux qui se font une gloire d'être empiriques, et qui se livrent aux dangereux hasards d'une thérapeutique purement fantaisiste.

Les médicaments nouveaux lui inspiraient géné-

ralement une grande défiance ; aussi ne les expérimentait-il qu'avec la plus extrême prudence ; toutefois il savait établir une différence entre ceux qui sont scientifiquement reconnus efficaces, et ceux qui, ne devant leur valeur qu'au cachet industriel de la spécialité, sont incapables de résister à la grande et décisive épreuve du temps.

Rappelez-vous, d'ailleurs, Chers Élèves, que l'homme est inséparable du médecin et que chacun fait la médecine avec son caractère ; le caractère de votre maître avait trop de noblesse, sa conscience était trop délicate, pour qu'il pût être sympathique, soit à cet outillage compliqué qui a surtout pour but de parler aux yeux, soit à cette polypharmacie d'une autre époque, qui peut nous attirer la confiance de certains malades, mais qui ne saurait nous assurer l'estime des médecins sérieux.

Ce n'est peut-être pas avec de semblables doctrines, qu'on arrive rapidement à faire école, ou qu'on parvient à exciter d'éphémères enthousiasmes, mais c'est avec de tels principes qu'on fait des élèves instruits et des médecins honorables.

Henri Gintrac en a formé un grand nombre ; il a su se les attacher par cette aimable et touchante familiarité qui n'excluait pas le respect ; ses élèves sont devenus ses confrères ; ils se sont souvenus

de leur professeur ; ils l'ont appelé à leur aide dans les cas difficiles, et c'est ainsi qu'en travaillant à la création d'une génération de bons praticiens, il a élevé, pour ainsi dire, par degrés, l'édifice de sa renommée.

Quel que soit mon désir, Messieurs, de ne pas abuser de votre bienveillante attention, vous ne pourriez me pardonner, de passer sous silence les travaux scientifiques de médecine et d'hygiène qui ont successivement valu à notre cher et regretté confrère les titres de membre de notre Société de médecine et de chirurgie dont il fut successivement secrétaire et président, de membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts, ainsi que de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, de membre correspondant de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, de la Société médicale des hôpitaux de Paris, de la Société de médecine de Lyon, enfin de l'Académie de médecine de Paris dont il avait été deux fois lauréat. Mais les ouvrages d'Henri Gintrac sont trop nombreux (1) pour que je ne me borne pas ici à jeter un coup d'œil rapide sur les plus importants, parmi lesquels je vous signalerai

(1) Voir à la fin la liste de ces ouvrages.

— Son mémoire sur les *Effets thérapeutiques du tartre stibié à haute dose,* couronné, en 1850, par l'Académie de médecine de Paris, et dans lequel, après avoir apprécié cliniquement les effets du tartre stibié dans la pneumonie, l'œdème de la glotte, la bronchite aiguë, capillaire, chronique, la phthisie pulmonaire, le rhumatisme et l'hypertrophie chronique de la rate, il se livre à un examen comparatif des faits relatifs à l'action locale et générale du tartre stibié.

— Ses études cliniques sur l'*Emploi de l'injection iodée dans le traitement de l'ascite,* qui l'amènent à conclure que cette injection, à la condition qu'elle soit employée à certaines doses qu'il précise, et dans certaines conditions qu'il a soin d'indiquer, constitue une médication généralement exempte de dangers, qui peut avoir pour résultat la guérison définitive de l'ascite.

— Sa relation d'une *épidémie de variole arrêtée dans sa marche par des vaccinations et revaccinations générales,* travail très important auquel l'Académie de médecine décerna une médaille d'or dans sa séance du 16 décembre 1856.

— Enfin, ses recherches étiologiques et topographiques sur la *Pellagre* dans le département de la Gironde, qui lui permettent d'établir que

si le maïs peut en être une cause adjuvante, il n'en est certainement pas la cause spécifique, comme plusieurs auteurs l'ont affirmé. « Cette mala-
» die, dit-il, s'attache surtout, par une fatale prédilec-
» tion, aux populations malheureuses, aux habitants
» des terrains incultes et sablonneux, » puis, il tire cette conclusion pratique, qui a déjà porté ses fruits, que son traitement doit être dominé par l'application des règles de l'hygiène, et qu'encourager l'agriculture, donner des eaux de bonne qualité, assainir les landes, sillonner ces vastes plaines par des routes agricoles qui y portent le bien-être, la civilisation et la vie, c'est avoir trouvé la véritable prophylaxie de la *Pellagre*.

Des occupations d'un autre ordre se préparaient pour Henri Gintrac : nommé directeur de l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de Bordeaux en juillet 1871, pour remplacer son père qui voyait ainsi s'accomplir le dernier de ses désirs, il s'occupa très activement de l'administration de cette école à laquelle il devait sa grande notoriété, et qui, grâce à ses efforts, ne tarda pas à entrer dans une telle voie de prospérité, qu'il alla jusqu'à ambitionner pour elle, sa prochaine transformation en faculté de médecine.

Ces nouvelles fonctions allaient-elles devenir un

obstacle à l'accomplissement de ses devoirs professionnels? C'était un écueil; il l'évita, en se multipliant pour sa clientèle qui grandissait de jour en jour.

Devenu le médecin consultant de toute la région, il était obligé de s'absenter fréquemment, et choisissait la nuit, par économie de temps, pour entreprendre ses voyages. Chacun se demandait comment il pouvait suffire à tant de travaux, résister à tant de fatigues, mais pas un de ceux qui le connaissaient n'était surpris de ses succès, car il possédait au plus haut degré toutes les qualités du vrai praticien.

Quand il était appelé auprès d'un malade, et les malades, on le sait, aiment à s'entretenir de leurs maux, il commençait par l'écouter longuement avec la plus grande patience, avec la plus bienveillante attention; il lui adressait ensuite quelques questions indispensables, examinait attentivement et dans leur ordre d'importance, tous les appareils, tous les organes; puis, quand il se croyait sûr du diagnostic, il se prononçait sans emphase, sans solennité, et toujours avec une réserve qui lui était à la fois imposée par son extrême modestie, et par sa grande expérience. Mais déjà la confiance et l'amitié du client lui étaient acquises, car

il avait, pour tous, tant de prévenances et de bontés, que chacun croyait être, de sa part, l'objet d'attentions spéciales et toutes personnelles.

Dans les consultations, il ne cherchait pas à imposer ses opinions, peut-être même sa parole n'était-elle pas toujours assez affirmative; personne cependant ne jouissait, dans le corps médical, d'une plus juste autorité, parce qu'il la devait exclusivement à la droiture de son jugement, à la bienveillance de ses relations confraternelles et surtout à la loyauté de son caractère.

Enfin il possédait à un très haut degré une qualité plus rare et plus précieuse qu'on ne pense, qui prend sa source dans le sentiment des convenances sociales ; il était d'une exactitude toujours absolue. On a dit de l'exactitude qu'elle est la politesse des rois; on pourrait dire qu'elle est le premier devoir du médecin.

Si maintenant nous nous demandons ce qu'était Henri Gintrac dans le commerce de la vie, dans ses relations avec le monde, et dans celles plus intimes avec ses amis, nous dirons, sans crainte d'être démenti, qu'à l'aménité la plus attachante il joignait le désintéressement le plus complet, la charité la plus constante et la plus discrète.

Nous voici arrivés, Messieurs, à cette période

de la vie d'Henri Gintrac, ce fut, hélas ! la dernière, où se pressent des événements qui furent pour lui des causes successives de vive douleur et de profonde satisfaction.

C'était en 1877, Elie Gintrac venait de s'éteindre ! Cette mort presque inattendue produisit un cruel déchirement dans l'âme de son fils, car, véritable modèle de piété filiale, il n'avait jamais cessé de témoigner la plus grande tendresse et le plus profond respect pour celui qui l'avait constamment entouré d'une si touchante sollicitude.

En vain il fut très sérieusement question, peu de jours après ce douloureux événement, de la création, à Bordeaux, d'une Faculté de médecine si longtemps rêvée par son père ; en vain on le chargea d'en étudier les projets et de concourir à son organisation. Rien ne put détourner ses tristes pensées, rien ne put atténuer son chagrin.

Il se mit toutefois à l'œuvre avec courage, parce que le devoir avait toujours été l'âme de sa vie ; il travailla jour et nuit pour mener à bonne fin l'œuvre paternelle, et le Décanat qui lui fut conféré en juillet 1878, en même temps que le titre d'officier de l'instruction publique, vint, en mettant le comble à ses vœux, couronner une existence consacrée tout entière à la science et au soulagement de l'humanité.

Henri Gintrac portait en lui un germe funeste qui le minait sourdement sans l'abattre, au milieu de ses travaux, de ses fatigues incessantes, de ses projets et de ses espérances ; enfin, il fallut céder !

Toujours occupé des autres, jamais de lui, il ne vint que bien tard réclamer les soins de l'amitié ; ils lui furent prodigués avec un dévouement qui dût être pour lui la preuve de l'affection profonde et sincère qu'il avait su inspirer.

Le mal empirait chaque jour, il en constatait lui-même les rapides progrès, il nous les faisait apprécier à chaque visite, mais il nous suppliait de les laisser ignorer à celle qui l'avait si courageusement aidé à soutenir les luttes de l'existence, et, pour les lui dissimuler plus sûrement, il allait encore visiter certains malades, assistait à quelques consultations et travaillait plusieurs heures par jour à ce discours qu'il ne devait plus être en état de prononcer, le jour de l'inauguration solennelle de la nouvelle Faculté.

Nous touchons à l'heure suprême, et les angoisses de cette longue agonie retentissent encore trop près de mon oreille et de mon cœur pour que je trouve la force de vous faire assister à ses cruelles souffrances, ou de vous mettre dans la confidence des témoignages de reconnaissance,

des recommandations et des adieux déchirants adressés à ses amis, ainsi qu'à la pieuse et digne compagne qui l'a veillé, jour et nuit, même après sa mort.

Ayant réclamé les secours de la religion, il les reçut sans faste, sans ostentation, avec cette simplicité modeste qui s'est reflétée sur toute sa vie, et jusque dans l'expression de ses dernières volontés, puisqu'il n'a autorisé d'autre hommage sur sa tombe, avec les larmes de ses nombreux amis, que les bénédictions et les prières des pauvres, unies à celles de l'Église.

Le jour même de cette lugubre cérémonie, qui fut un deuil public, la veuve de notre cher et regretté confrère recevait d'un membre de l'Académie de médecine de Paris une lettre à laquelle vous me permettrez d'emprunter les dernières phrases de cet éloge. Elles seront pour vous, je l'espère, un précieux encouragement, en vous rappelant, chaque jour, Chers Élèves, quelle est, au bout de la route, la récompense du travail et de l'honorabilité professionnelle.

« Quand le télégramme qui nous annonçait cette » funeste nouvelle a été lu à l'Académie, disait » M. Noël Guéneau de Mussy, des exclamations » de sympathie et de regrets se sont élevées de

» toutes parts. La douleur et le deuil étaient sur
» tous les visages.

» Le nom d'Henri Gintrac vivra dans notre
» science associé à celui de son père, mais son sou-
» venir restera dans le cœur de tous ceux qui l'ont
» connu, comme un modèle de toutes les vertus, de
» toutes les qualités qui font l'honnête homme et le
» médecin éminent. »



Liste des ouvrages du D[r] Henri Gintrac :

1. Compte rendu des maladies observées à la clinique interne de l'école de médecine de Bordeaux, 1841-42.
2. Des tumeurs solides intra thoraciques. 1845.
3. Observations d'hydropneumo-thorax, suite de pleurésie chronique.
4. Note sur les effets du tartre stibié à haute dose dans la bronchite chronique.
5. De l'emploi des préparations arsenicales dans le traitement des fièvres intermittentes.
6. Nouvelles observations relatives à l'emploi du tartre stibié à haute dose.
7. Hémoptysie intermittente.
8. De l'utilité des revaccinations. 1848.
9. Observation de morve chez l'homme.
10. Apoplexie nerveuse.
11. Du chlorure de sodium dans les fièvres intermittentes.
12 Etude sur les effets thérapeutiques du tartre stibié à haute dose. (Mémoire couronné par l'Académie de médecine de Paris, dans la séance du 17 décembre 1850). 1851.
13 Études cliniques sur l'emploi des injections iodées dans l'ascite. 1855.
14. Chlorose chez l'homme. 1856.
15 Tetanos traumatique traité par le curare. 1860.
16. Relation de l'épidémie de choléra qui a régné dans l'arrondissement de Bordeaux en 1854. 1855.
17. Epidémie de variole arrêtée dans sa marche par des vaccinations et revaccinations générales. (Médaille d'or de l'Académie de médecine, séance du 16 décembre 1856.) 1857.
18. Compte rendu des services médicaux et chirurgicaux de l'hôpital Saint-André, pendant l'année 1859. 1860.
19. Rapports généraux sur les travaux du Conseil central d'hygiène publique et de salubrité de la Gironde. 1861.
20 De la Pellagre dans le département de la Gironde. (Travail présenté à la Société Médicale des hôpitaux de Paris dans sa séance du 24 septembre 1862.) 1862.

21. Recherche sur les dimensions de la poitrine dans leurs rapports avec la tuberculisation pulmonaire. (Mémoire lu à l'Académie de médecine de Paris dans sa séance du 23 septembre 1862.)

22. De la contagion de la fièvre typhoïde, travail présenté a l'Académie de médecine de Paris dans sa séance du 28 juillet 1863.

23. Des indications de la thoracentèse, travail lu à la Société de médecine et de chirurgie de Bordeaux, 1864.

24. Physiologie pathologique du rhumatisme, travail lu au Congrès médical de Bordeaux (1865)

25. Ascite — Article extrait du nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique, publié par J.-B. Baillère, tome III. 1865.

26. Eaux-Bonnes, extrait du même dictionnaire, tome V. 1866.

27. Bronches, extrait du même dictionnaire, tome V. 1866.

28. Cyanose, extrait du même dictionnaire, tome X. 1869.

29. Foie, sa pathologie générale, extrait du même dictionnaire, t. XIV, 1871

30. Pellagre, extrait du même dictionnaire, tome XXVI. 1878.

Bordeaux. — Imprimerie Nouvelle A. Bellier, rue Cabirol, 16.